

# Mythologie salazariste X Contre-mythologie o'neillienne : une approche historico-poétique de l'État Nouveau

---

Ana Ferreira Adão\*

## Résumé

En 1932, la liberté des Portugaises et des Portugais est bouleversée par la prise de pouvoir d'António de Oliveira Salazar. L'idéologie salazariste se fonde sur plusieurs mythes qui légitiment le contrôle absolu du leader sur l'État et inaugurent une ère de misère politique, économique et sociale dans le pays. Jusqu'à la fin du régime en 1974, la période salazariste est, pour le poète Alexandre O'Neill, une époque stimulant une poésie libertaire et révolutionnaire. Cet article propose une réflexion sur la poésie o'neillienne et sa dimension contre-mythologique dans la mesure où celle-ci conteste une mythologie dictatoriale, réinventant l'imagerie symbolique du pays et du peuple portugais pour en faire le socle sur lequel auraient été fondées les va-

---

\* Docteure en Littérature Portugaise à Sorbonne Université avec la thèse intitulée « Alexandre O'Neill : du surréalisme tardif à une poésie du réel » sous la direction de Fernando Curopos et soutenue le 2 décembre 2017. Chercheuse attachée au CRIMIC (Centre de Recherches Interdisciplinaires des Mondes Ibériques Contemporains). E-mail : aninhafadao@gmail.com

leurs et les mœurs de l'*Estado Novo*<sup>1</sup>. La poésie d'O'Neill entend déconstruire les mythes de ce système totalitariste qui aura duré près de 50 ans.

### **Mots-clés : Alexandre O'Neill, salazarisme, poésie portugaise**

#### **Resumo**

Em 1932, a liberdade do povo português é abalada pela tomada de poder de António de Oliveira Salazar. A ideologia salazarista funda-se em mitos que legitimam o controle absoluto do líder sobre o Estado e estabelecem uma era de miséria política, econômica e social no país. A época histórica vivida por Portugal durante e depois da Segunda Guerra Mundial até o fim do regime, em 1974, é, para o poeta Alexandre O'Neill, um terreno propício a uma prática poética libertária e revolucionária. Este artigo propõe uma reflexão sobre a poesia o'neilliana e sua dimensão contramitológica, na medida em que esta contesta a mitologia ditatorial fundadora do imaginário do país e do povo português como portadores dos valores e da moral do Estado Novo. Uma das propostas da poesia de O'Neill é a desconstrução dos mitos desse sistema totalitário que terá durado quase 50 anos.

#### **Palavras-chave: Alexandre O'Neill, salazarismo, poesia portuguesa**

Le Portugal est progressivement privé de liberté durant la longue période salazariste qui traverse le XX<sup>e</sup> siècle. Le « Peuple » salazariste est politiquement et socialement façonné par des valeurs fondées sur trois concepts centraux – Dieu, Patrie et Famille – et pour l'acceptation de ce qu'António Oliveira Salazar impose comme la « vraie identité portugaise ». Le système totalitaire édifié par le chef d'État parvient à se maintenir, à l'écart du reste de l'Europe, en dépit de ses similitudes avec d'autres systèmes totalitaires ayant existé dans l'histoire européenne de ce siècle. Malgré la fin de la Seconde Guerre Mondiale et la chute des totalitarismes de l'Axe, le Portugal salazariste a su se réinventer et durer. Par le biais d'une politique intrusive et de la mise en place d'un gouvernement qui intervient

---

<sup>1</sup> L'*Estado Novo* est le régime politique autoritaire, autocratique et corporatiste en vigueur au Portugal pendant 41 ans sans interruption, depuis la Constitution de 1933 jusqu'à la Révolution des Œillets du 25 avril 1974.

quotidiennement dans les coutumes et les comportements des Portugaises et Portugais, se crée une mythologie qui enracine les valeurs du système et, ce faisant, les nourrit de manière continue.

Il n'est pas rare que des mouvements anticonformistes s'érigent face à des systèmes politiques totalitaires. Quelques courants artistiques avant-gardistes de résistance au salazarisme s'établissent au Portugal dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi ces mouvements, se constitue le Mouvement Surréaliste de Lisbonne (MSL<sup>2</sup>). Le poète Alexandre O'Neill<sup>3</sup>, aux côtés notamment de Mário Cesariny et António Pedro, est

<sup>2</sup> À la fin des années 1940, le Mouvement Surréaliste de Lisbonne surgit comme un « courant simultané et opposé au néo-réalisme » (António José Saraiva et Óscar Lopes, *História da Literatura Portuguesa*, Porto Editora, Porto, 1976, p. 1111. Notre traduction), mouvement littéraire porteur d'un discours idéologique antifasciste et marxiste qui, dans l'air de son temps, prétend, par un biais culturel, social et politique, parvenir à une « transformation de la société portugaise » (Egídio Namorado, « Situação do Neo-Realismo em Portugal », *Vértice*, 221, Coimbra, 1963, pp. 89-92. Notre traduction). Le surréalisme portugais, qui dure à peine deux ans, très retardataire par rapport au surréalisme de Breton, apparaît comme une avant-garde plus soucieuse de l'esthétique, tandis que le néo-réalisme est quasi exclusivement préoccupé par la situation politique au Portugal. Ainsi, certains écrivains ou peintres, ne se reconnaissant pas esthétiquement dans le néo-réalisme, se tournent vers une tradition surréaliste bretonienne, qu'ils finissent par intituler « aventure surréaliste » – non sans une très forte polémique en ce qui concerne le terme « surréaliste » et sans une quelconque tentative d'indépendance.

<sup>3</sup> Très souvent associé au surréalisme portugais, Alexandre O'Neill rompt définitivement avec le mouvement en 1951, avec la publication du recueil *Tempo de Fantasmas*. Dix autres recueils sont publiés de son vivant, à savoir : *No Reino da Dinamarca*, 1958 ; *Abandono Vigiado*, 1960 ; *Poemas com Endereço*, 1962 ; *Feira Cabisbaixa*, 1965 ; *De Ombro na Ombreira*, 1969 ; *Entre a Cortina e a Vidraça*, 1972 ; *A Saca de Orelhas*, 1979 ; *As Horas Já de Números Vestidas*, 1981 ; *Dezanove Poemas*, 1983 ; *O Princípio de Utopia, O Princípio de Realidade seguidos de Ana Brites, Balada Tão Ao Gosto Popular Português & Vários Outros Poemas*, 1986. Ayant surgi de l'aventure tardive qu'a été le surréalisme portugais, O'Neill fait de son œuvre un outil de réflexion sur la littérature et la manière dont celle-ci peut être un moyen d'intervenir au-delà de cette sphère. Cette réflexion se fait tout d'abord à travers un regard particulier sur le Portugal et la société portugaise sous la dictature de Salazar. Elle s'élargit par la suite à une dimension éthique, dans une réflexion sur la place de l'homme dans son espace social. Selon le poète, cette conscience nous ferait comprendre « l'existence d'autres mondes » : « Mas afinal o que é que se vai buscar à leitura da coisa literária? Eu continuo a calçar a minha bota de elástico: vai buscar-se prazer, proveito e exemplo. E outra coisa ainda, que nos é dada por acréscimo: a consciência de que não estamos sozinhos no mundo, a certeza de que há mais mundos » (Alexandre O'Neill, *Uma coisa em forma de assim*, Assírio & Alvim, Lisboa, 2005, p. 219). La littérature servirait, en ce sens, à nous faire voir les connaissances multiples de l'humain, ainsi qu'à prendre en considération les prismes divers à travers lesquels nous construisons le monde qui nous entoure.

l'un des fondateurs de ce courant littéraire inspiré de l'école française. Même s'il se sépare du MSL peu de temps après sa fondation et quoique sa poésie s'aventure vers d'autres cheminements formels, esthétiques et thématiques, O'Neill ne s'éloigne pas de l'idéal de liberté totale de l'homme cher aux surréalistes. Avec son esprit libertaire, il construit une poétique contestatrice du système politique en vigueur. Dans son caractère le plus séditieux et idiosyncratique, la poésie d'Alexandre O'Neill se positionne comme une arme révolutionnaire et peut être lue, en ce sens, comme une contre-mythologie salazariste.

### **Mythologie salazariste : construire l'idée d'un peuple**

Né le 28 avril 1889 et mort le 27 juillet 1970, Salazar fut nommé président du Conseil le 25 juin 1932. Prenant ses distances avec les milieux qui l'ont soutenu, l'homme politique a créé le mouvement devenu ensuite le parti unique – l'Union Nationale –, instaurant une nouvelle constitution en 1933, ce qui a consolidé son pouvoir sur le pays. L'idéologie dictatoriale de Salazar s'est fondée sur plusieurs mythes qui ont servi à légitimer le contrôle absolu du leader sur l'État et son peuple.

Le projet salazariste était de contrôler la vie privée des Portugaises et des Portugais. Ainsi, la dictée du « vivre habituellement »<sup>4</sup> concernait aussi bien le travail que le temps libre des individus, et s'inscrivait dans le quotidien du peuple de manière tentaculaire. Selon l'historien Fernando Rosas, ce contrôle se devait notamment à l'« art de savoir durer » du régime, dont la violence – tantôt « préventive » tantôt « répressive » – parvenait à s'instaurer dans un quotidien imposé et construit selon les normes – politiques, certes, mais surtout idéologiques. La présence quotidienne

<sup>4</sup> « Viver habitualmente » – ou « vivre habituellement » – est un terme souvent employé par l'historien Fernando Rosas dans plusieurs ouvrages sur le régime salazariste et l'État Nouveau. À titre d'exemple, dans *Salazar e o Poder – A arte de saber durar*, nous trouvons la citation suivante : « Toda esta imensa panóplia burocrática (do Estado e da organização corporativa), com a sua acção intimidatória no dia-a-dia, com o clima de intimidação e de abstenção cívica que alimentava, visava instalar, através de uma surda socialização do medo, um clima geral de acatamento e submissão: a política devia deixar-se para quem podia mandar, e a política dos que obedeciam era o trabalho. Como se traçassem uma linha divisória invisível, um primeiro círculo de segurança que toda a gente que não quisesse correr sérios riscos ou arranjar problemas graves, interiorizava não poder pisar. Era, afinal, a fronteira do “viver habitualmente” que o salazarismo instalara como quotidiano das pessoas comuns. » Fernando Rosas, *Salazar e o Poder – A arte de saber durar*, Edições Tinta-da-China, Lisboa, 2012, p. 200.

de l'État dans la vie des Portugaises et des Portugais s'immisçait ainsi à travers « deux modalités de violence » :

Havia, assim, uma adequada gestão de duas modalidades de violência (que) sempre sustentaram o regime. Por um lado, a violência preventiva, intimidatória, desmobilizadora, exercida ao nível da grande massa da população por organismos de censura, de filtragem política, de vigilância e prevenção policial ou pelos aparelhos de enquadramento político-ideológico do quotidiano, da família, da escola, dos lares, do trabalho, etc. Por outro lado, a violência repressiva, punitiva, da polícia política e do vasto sistema de justiça política e de forças policiais que a serviam, agindo implacavelmente contra o protesto efectivo, a organização clandestina da resistência, a ousadia da revolta activa.<sup>5</sup>

Les mouvements de résistance étaient vivement réprimés par la police politique, ne laissant aucune place à une quelconque opposition au régime. Les libertés individuelles, la vie privée, les relations humaines étaient quotidiennement contrôlées. La mythologie salazariste, c'est-à-dire l'ensemble de croyances construisant l'idée d'un « Peuple » s'imposait ainsi à travers la force et la répression, grâce à la présence constante de la police politique, s'appuyant sur le façonnage du « nouvel homme portugais ». Pour ce faire, le système salazariste mettait un accent particulier sur la nécessité d'isoler le pays, dans le but de mieux le contrôler et de propager plus efficacement son idéologie, afin d'instaurer la soumission totale de ses habitants.

La palingénésie de l'histoire portugaise constituait le premier mythe de la construction d'un idéal nationaliste. Salazar prônait le moment venu du « recommencement », de la « Renaissance portugaise » grâce à la régénération politique, économique et sociale proposée et opérée par l'État Nouveau. Le souhait du chef d'État portugais était d'interrompre la « décadence nationale » précipitée par plus de cent ans de libéralisme monarchique et par son paroxysme républicain. À travers la promotion d'une telle pensée, Salazar promettait de « sauver » le peuple portugais d'une effective misère économique, faisant croire à celui-ci qu'il serait le seul capable de rétablir la prospérité dont le Portugal avait été privé pendant les anciens régimes politiques. Déjà en tant que ministre des

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 187.

Finances, il avait mis en place un sauvetage économique. Le futur Premier ministre gagnait alors en confiance et parvenait assez rapidement à trouver sa place au pouvoir.

L'Église avait également un rôle fondamental dans la propagation de cette « renaissance patriotique » puisqu'elle a reçu des subsides de la part de l'État salazariste pour exercer son action doctrinaire. Il y avait entre les deux une « relation néo-régaliste fonctionnelle en régime de séparation juridique où l'action de la hiérarchie ecclésiastique était essentiellement conçue et développée comme un pilier religieux, moral et idéologique de soutien au “nouvel ordre” »<sup>6</sup>.

Dans un propos à caractère tout aussi palingénésique, Salazar se servait également d'un deuxième mythe pour fonder son idée de nation : le mythe central de l'essence ontologique du régime, ou mythe du « nouveau nationalisme ». Ce mythe s'intégrait à la mythologie salazariste pour légitimer une soi-disant incontestabilité de la proposition tyrannique de Salazar et de son *desiratum* pour le pays et son peuple. L'État Nouveau prenait de la sorte la dimension d'une fatalité historique : le salazarisme n'était pas simplement un régime politique parmi d'autres, mais le destin fatidique et irrévocable de la nation. Selon Fernando Rosas, l'État Nouveau est en ce sens un retour dans le cheminement véridique et légitime de l'histoire de la patrie :

O Estado Novo surgia, assim, como a institucionalização do destino nacional, a materialização política do século XX de uma essencialidade histórica portuguesa mítica. Por isso, ele cumpria-se, não se discutia, discuti-lo seria discutir a nação. O célebre *slogan* « Tudo pela Nação, nada contra a Nação » resume, no essencial, este mito providencialista.<sup>7</sup>

Au-delà des mythes servant à légitimer l'existence du régime salazariste comme inévitable, car indéniablement liée à la nature même de la nation, on observe également la création d'autres mythes, dont le but est de construire, plus qu'une image de la grandeur de la patrie, un véritable modèle de l'homme portugais, du « nouvel homme » selon l'expression de Fernando Rosas. L'« homme nouveau » était ainsi un citoyen parfaitement

<sup>6</sup> Fernando Rosas, *Salazar e o poder – A arte de saber durar*, op. cit., p. 259. ui.

<sup>7</sup> Fernando Rosas, *O salazarismo e o homem novo: ensaio sobre o homem novo e a questão do totalitarismo*, op. cit., p. 1031-1054.

soumis, prêt à accueillir sans contestation les commandements du système, respectueux des grandes institutions telles que l'Église, la Famille et, bien évidemment, l'État. Les mythes fondateurs de ce modèle de citoyen permettaient de poursuivre l'endoctrinement salazariste près d'un demi-siècle. L'ordre en vigueur n'admettait pas d'autres façons de penser ou de contester, non seulement le système proprement dit, mais aussi la vie et le quotidien des femmes et des hommes portugais. La liberté est devenue inatteignable durant ce demi-siècle salazariste où s'instaurait une soumission totale au mode de vie conçu par Salazar.

L'un des plus puissants fondements de l'idéologie salazariste était de faire croire aux Portugaises et Portugais que l'accomplissement d'une fonction historique précise faisait partie de l'essence même de leur nation et de l'âme de leur patrie. Fuir cette fonction téléologique du peuple portugais reviendrait, selon la mythologie salazariste, à renier l'identité portugaise. Mais l'idéologie salazariste qualifiait aussi les individualités : c'est le cas notamment du mythe de la ruralité, à travers lequel Salazar prônait que le citoyen portugais devait accepter un mode de vie modeste, se contentant de la pauvreté honnête qui lui incombait. Cela maintenait le pays sur une voie agricole, dans le déni de la forte industrialisation qui, malgré la grande crise de 1929, continuait à transformer les économies de l'hémisphère nord au XX<sup>e</sup> siècle. Cette posture éloignait davantage le pays des chemins empruntés par d'autres pays plus centraux de l'Europe, et renforçait d'autant plus la position excentrée du Portugal, pays économiquement, politiquement et socialement marginalisé par rapport à d'autres nations du continent européen. En ce sens, selon le discours salazariste, les vraies femmes et les vrais hommes de l'État Nouveau étaient celles et ceux qui « ne se laissaient pas obséder par le mirage d'un enrichissement indéfini, mais qui aspiraient avant tout à une vie saine, suffisante et liée à la terre, quoique modeste »<sup>8</sup>. Force est de constater une volonté d'écarter l'homme portugais d'une possibilité de pluralité identitaire : il était ainsi condamné, non plus seulement à la culture, mais aussi à la « nature » figée de sa patrie et aux valeurs du système tyrannique qui y régnaient. La marginalisation qui suppose la construction d'une identité foncièrement rurale, celle-ci pouvant être interprétée

---

<sup>8</sup> António de Oliveira Salazar cité par Fernando Rosas, *ibid.*, p. 1035. Traduit par nous.

comme un processus d'intériorisation<sup>9</sup>, semblait être en accord avec la marginalisation du projet de patrie salazariste. Nous pouvons ainsi penser à une fusion de la nation avec son peuple, comme si les deux n'étaient qu'un seul être, destinés à une voie unique, sans issue, une sorte de croisement entre le territoire et la société qui s'y construit. L'isolement était donc inhérent au Portugal et à son histoire, la vie de la terre et ses habitants intrinsèquement faits pour la réclusion.

Le mythe de la ruralité se rapproche de celui de la « *pobreza honrada* » – l'*aurea mediocritas* du peuple portugais. Ce mythe se fonde sur l'idée d'un Portugal dessiné et défini par sa modestie, à l'image du leader lui-même, et par l'imagerie du portugais paysan et simple d'esprit, attaché à la terre, qui n'aspire pas à la richesse. Selon Fernando Rosas, le Portugal salazariste était donc un pays foncièrement rural :

Um país essencial e incontornavelmente pobre devido ao seu destino rural, no qual, como dizia António Ferro, “a ausência de ambições doentias” e disruptoras de promoção social, a conformidade de cada um com o seu destino, o ser pobre mas honrado, pautavam o supremo desirato salazarista do “viver habitualmente”, paradigma da felicidade possível.<sup>10</sup>

Ainsi, pour employer une expression du chef d'État lui-même, « une vocation pour la pauvreté »<sup>11</sup> serait propre au peuple portugais. La société portugaise était donc conditionnée et condamnée à vivre selon les mécanismes du système économique imposé par l'ordre en vigueur, dans l'impossibilité d'envisager un avenir différent de celui imposé par l'État. Par le biais de l'imposition d'une auto-image de simplicité, l'idéologie salazariste essaie d'inculquer une fierté de cette pauvreté. On observe, dans

<sup>9</sup> Ce terme est employé ici selon un point de vue sociologique. En sociologie, le concept d'« intériorisation » est un processus par lequel une société adopte des normes et des valeurs. Selon le sociologue allemand Norbert Elias, l'intériorisation serait l'acquisition de la part de l'individu des contraintes sociales et d'un contrôle accru des émotions. L'extension de l'intériorisation des règles sociales à toute une population est ce qu'on appelle *civilisation*. Voir à ce sujet les chapitres « La formation de l'antithèse culture-civilisation en Allemagne » et « La formation du concept de civilisation en France » in Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1991, p. 11-51, p.53-73, respectivement.

<sup>10</sup> Fernando Rosas, *O salazarismo e o homem novo: ensaio sobre o homem novo e a questão do totalitarismo*, *op.cit.*, p. 1035.

<sup>11</sup> Salazar cité par Fernando Rosas, *ibid.*, p. 1035. Traduit par nous.



ce discours, un certain traitement infantilisant du peuple portugais et, par conséquent, le caractère paternaliste et condescendant du leader salazariste.

Un autre mythe fondateur du « Peuple » salazariste était celui de l'essence catholique de l'identité nationale. Il relevait d'une imposition idéologique de la croyance chrétienne. Dans l'idéologie de l'*Estado Novo*, la foi et la pratique catholiques étaient des éléments constitutifs de l'être portugais, des attributs définissant sa nationalité et son histoire. Le leader salazariste était lui-même un chrétien fervent et absolument contre l'anticléricalisme libéral en vigueur avant d'être à la tête du pouvoir. Étant donné que l'objectif était de créer – ou plutôt de modeler – ce « nouvel homme portugais », il fallait le rééduquer afin d'entreprendre une régénération touchant la croyance individuelle pour parvenir à l'établissement d'une régénération collective. Ici encore, on constate l'utilisation de l'appareil salazariste comme un mécanisme de « sauvetage d'âme » du peuple portugais. Dans cette logique totalitaire, il était question d'établir « le phénomène religieux comme un élément stabilisateur de la société et replacer la Nation dans l'histoire de son unité morale »<sup>12</sup>. Une telle unité servirait à écarter l'homme portugais de tout élan d'individualisation, mettant en avant une soi-disant vocation du peuple pour la soumission, au nom du bien commun de la patrie. Dans son étude comparative des « eurodictatures » du XX<sup>e</sup> siècle, Jacques Geogel évoque la position du leader antidémocrate portugais qui, en voulant imposer une unicité à la masse portugaise, condamnée à l'amorphie, parvient à instaurer ce projet de « sauvetage d'âme » :

À l'image de tant d'autres hommes d'autorité antidémocrates, le *doutor* prétend se situer au-dessus des partis, celui qu'il a fondé n'étant pas un parti. « L'Union Nationale ne sera jamais un parti, car elle a une aspiration plus haute : organiser la nation. » Et si certains partis qu'il a supprimés prétendaient revivre ? « Nous ne les laisseront pas se former ». <sup>13</sup>

La mythologie salazariste fonctionne donc à double emploi. Elle rend possible à la fois l'inculcation psychologique de son idéologie, tout en met-

<sup>12</sup> António de Oliveira Salazar cité par Fernando Rosas, *Salazar e o poder – A arte de saber durar, op. cit.*, p. 267. Traduit par nous.

<sup>13</sup> Jacques Geogel, *Les Eurodictatures – Étude comparatives*, Éditions Apogée, Rennes, 1999, p. 105.

tant en place ce que Hannah Arendt appelle un « mouvement après coup ». Un tel mouvement assure le maintien du pouvoir du chef d'État et prescrit l'« esprit » portugais pendant une très longue période<sup>14</sup>. Selon Arendt :

Les mouvements totalitaires sont des organisations de masse d'individus atomisés et isolés. Par rapport à tous les autres partis et mouvements, leur caractéristique la plus apparente est leur exigence d'une loyauté totale, illimitée, inconditionnelle et inaltérable, de la part de l'individu qui en est membre. Cette exigence est formulée par les leaders des mouvements totalitaires avant même qu'ils ne prennent le pouvoir. D'ordinaire, elle précède l'organisation totale du pays sous leur autorité effective et découle de la prétention de leurs idéologies à englober, en temps voulu, dans leur organisation, l'ensemble du genre humain. Cependant, là où la domination totalitaire n'a pas été préparée par un mouvement totalitaire (...), il faut organiser le mouvement après coup, et créer artificiellement les conditions de son développement, afin de rendre tout à fait possible la loyauté totale – base psychologique de la domination totale. On ne peut attendre une telle loyauté que de l'être humain complètement isolé qui, sans autres liens sociaux avec la famille, les amis, les camarades ou de simples connaissances, ne tire le sentiment de posséder une place dans le monde que de son appartenance à un mouvement, à un parti.<sup>15</sup>

La mythologie salazariste est une mythologie à dimension macroscopique et microscopique – ou individuelle – en ce qui concerne la préparation d'un terrain fertile à une domination populaire absolue. Macroscopiquement, elle reconstruit sournoisement un ancien mythe du pays et de son histoire : son passé impérialiste et glorieux est repris par Salazar pour convaincre le peuple de son appartenance à une nation possédant une mission à accomplir, fondée sur le discours officiel où s'entrecroisent Dieu, la Patrie et la Famille. Microscopiquement – ou individuellement –, certains de ses mythes se fondent et se concentrent sur une imagerie de l'homme portugais comme un être soumis et fier d'appartenir à son peuple, orgueilleux de suivre inconditionnellement son leader, grâce notamment, comme l'affirme José Gil, à une « propagande

<sup>14</sup> Le salazarisme aura duré près d'un demi-siècle.

<sup>15</sup> Hannah Arendt, *Le système totalitaire : les origines du totalitarisme*, Gallimard, Paris, 2002, p. 65.

pro-situationniste et nationaliste peu agressive, différente de celles du nazisme et du fascisme italien, ce qui crée un climat d'anesthésie et d'obéissance généralisées »<sup>16</sup>. Si l'on considère en outre que même les rapports sociaux étaient cadrés – les relations familiales et au travail étaient, elles aussi, surveillées par l'État –, le système salazariste a effectivement promu une domination humaine totale. L'homme assujéti au système était ainsi plus susceptible d'accepter que l'État contrôle sa vie privée et son quotidien.

## 1.2. Pour une contre-mythologie o'neillienne

La poétique o'neillienne est une poétique de résistance au système politique en vigueur à travers la mise en parole du quotidien des Portugaises et des Portugais sous le salazarisme. Le poète redonne existence à des modes de vie éclipsés par le régime à travers leur représentation poétique. O'Neill parvient effectivement à concrétiser ce qu'il donne à voir à travers ses vers, rendant possible par les images que suscite sa poésie d'autres manières d'envisager les relations humaines. C'est bien là où se trouve la dimension d'action politique chez ce poète : il ne nie pas la réalité de son pays, mais l'accueille et montre, à partir de sa réalité prosaïque, d'autres possibilités de l'habiter. Un exemple pertinent est celui du poème « A pluma caprichosa », publié dans le recueil *Poemas com Endereço*, en 1962. O'Neill dénonce son inconfort dans une réalité imposée : il est là « où il ne devrait pas être ». L'ambiance qui l'entoure, les expériences humaines qu'il voit se produire autour de lui ne peuvent s'accorder avec la réalité qu'il désire :

Estou onde não devia estar

Nos olhos do construtor que vê a fortuna crescer  
na consciência do médico que esquece o doente no seio  
da morte  
no advogado que defende os interesses mais cruéis  
no professor que se diverte a torturar as crianças  
no general que manda fuzilar os inocentes  
no polícia que procura por todos os meios a verdade  
mesmo que seja mentira

Estou onde não devia estar

<sup>16</sup> José Gil, *Portugal, Hoje: O Medo de Existir*, Relógio d'Água Editores, Lisboa, 2004, p. 25. Traduit par nous.

Estou no compêndio de história onde a mentira se organiza para proclamar uma “verdade”.<sup>17</sup>

Tout en se reconnaissant dans ces endroits où il *est* indéniablement, le poète désavoue les personnages qui composent la réalité opprimante du Portugal salazariste. Il est à noter qu’O’Neill n’est pas simplement situé parmi ces personnages, comme si ces derniers étaient dans une extériorité : il se trouve plutôt prisonnier, à l’intérieur d’eux. Le poète se situe ainsi « dans les yeux » d’une richesse obscène qui se voit grandir devant la pauvreté du peuple campagnard et modeste ; il est « dans la conscience » inhumaine et irresponsable qui provoque, par oubli, la mort d’un malade ; il se trouve « dans l’avocat », « dans le professeur », « dans le général », « dans le policier », autant d’emblèmes de l’autorité abusive de l’État Nouveau.

Si, dans ce contexte politique et culturel, la production artistique de la propagande salazariste se fonde sur une mythologie castratrice, si elle essaie de rendre concrète l’idée d’un peuple soumis – et fier de l’être – au système mis en place par Salazar, la poétique o’neillienne présente une contre-mythologie possible. Sa plume est « capricieuse » car elle ose parler de son mécontentement. Elle pénètre un quotidien atroce et s’installe dans chacun des éléments qu’elle condamne. À travers cette insertion tordue, cette plume peut dénoncer de l’intérieur le « mensonge » de l’histoire qui « s’organise pour proclamer une «vérité» ».

L’action politique de la littérature o’neillienne se fait dans la transition du langage prosaïque – un langage utilitaire, qui présente les choses dans leur fonction quotidienne et matérialiste – au langage poétique qui, à son tour, enlève au langage prosaïque sa fonction automatique. Dans sa dimension la plus révolutionnaire, la poétique d’O’Neill fonctionne comme une réplique poétique au langage prosaïque du quotidien encadré par Salazar. En ce sens, sa poétique est un contrepoint au langage clos de la société de l’époque.

Dans le poème « Feira Desmanhada », du recueil *Feira Cabisbaixa*, publié en 1965, O’Neill évoque la présence des « inspecteurs du talent », par une image subtile de censeurs de la dictature salazariste. Le talent censuré est ici un soulagement pour les douleurs ; il n’y a pas d’autre remède à une réalité insupportable, où tout est « nervosité », que d’être talentueux :

<sup>17</sup> Alexandre O’Neill, *Poesias Completas*, Assírio & Alvim, Lisboa, 2007, p. 198.

– Aqui há talento! Dizem-me os vèdores.  
Seja para alívio das nossas dores!

Mas que remédio senão ser talentoso  
quando tudo anda tão nervoso  
e não há licença de porte dessa arma  
que é a palavra não desfigurada!<sup>18</sup>

Le mot est une arme : même si la censure tente d'empêcher le poète de la « défigurer », c'est-à-dire de lui arracher le masque de son usage prosaïque, son caractère révolutionnaire reste tacite. Il est question de détournement poétique : privé du droit au libre emploi des mots, O'Neill se sert de son talent pour leur donner un autre visage, plus difficilement identifiable. Le talent relève de sa capacité à manier les mots, pour le plaisir de refuser, ne serait-ce que poétiquement, la dureté d'une réalité qui emprisonne la parole.

Si le poète pouvait choisir de vivre de manière hédoniste, il pourrait tout à fait renoncer à ses propres « fusillades verbales » et fréquenterait volontiers les inspecteurs du talent. Ceux-ci apparaissent dans l'image du « pardal », argot qui signifie « espion policier » dans le langage populaire. Mais « pardal » a également le sens de « finaud » ; c'est précisément l'attitude malicieuse du poète pour survivre dans un temps où la liberté du discours est restreinte :

Talento manejado a meu talante,  
sê modesto, já que és, afinal, o circunstante,  
e eu, teu dono, se tivesse lazer,  
sem disparos verbais andava era aos pardais,  
por esses trigais e milharais  
que lhes dão de comer...<sup>19</sup>

Dans le discours salazariste comme dans la poétique o'neillienne, nous identifions justement une dimension discursive servant à construire la vision de la réalité portugaise de deux points de vue opposés. Ces réalités étant construites d'abord dans un espace abstrait – celui de l'idéologie – pour être mises en pratique dans un espace concret – celui du quotidien effectivement expérimenté et vécu – il est question d'affrontement

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 251.

symbolique entre ces deux représentations de la réalité portugaise.

Dans le poème « O poema pouco original do medo », du recueil *Abandono Vigiado*, de 1960, l'assujettissement du peuple est dénoncé à travers l'image d'une peur qui s'introduit dans chaque élément du quotidien. O'Neill conceptualise cette peur qui, en synecdoque, est plus que personnifiée : métaphore absolue d'un univers privé de liberté, elle devient la représentation même de la totalité des choses. Il s'agit d'une peur totalisante, qui possède chaque chose, comme le pouvoir dictatorial possédait le quotidien des Portugais pendant le salazarisme :

O medo vai ter tudo  
pernas  
ambulâncias  
e o luxo blindado  
de alguns automóveis.<sup>20</sup>

Omniprésente, cette peur s'immisce dans le quotidien dans la mesure où elle habite chaque espace concret. Subrepticement, elle parvient à s'insérer dans des objets qui servent *a priori* à occulter ou à se déplacer, comme les « ambulances » ou « le luxe blindé de certaines automobiles ». Cette peur prend également la forme du corps humain. Elle le possède de l'intérieur et le soumet aux contraintes de son omniprésence, lui imposant, à travers sa force abusive, une surveillance continue – ou, comme le suggère le titre du recueil, l'impression d'un *abandon* qui ne peut être que *surveillé*. Cette peur agit partout ; non seulement elle possède, mais elle *est* chaque chose :

Vai ter olhos onde ninguém os veja  
mãozinhas cautelosas  
enredos quase inocentes  
ouvidos não só nas paredes  
mas também no chão  
no tecto  
no murmúrio dos esgotos  
e talvez até (cautela!)  
ouvidos nos teus ouvidos.<sup>21</sup>

L'image d'une peur qu'aucun être, aucune chose ne peut fuir, connote la matérialisation du système totalitariste dans le quotidien : c'est une peur qui « aura des yeux là où personne ne pourra les voir ». Il en va de même pour les

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 131.

oreilles : elles se trouvent dans les murs, sur le sol, comme pour symboliser son omniprésence et son omnipotence tacites. C'est une peur silencieuse, capable de surveiller absolument tout, depuis n'importe quel endroit. Les oreilles que possède la peur s'introduisent jusque dans les voix humaines ; elle les aura toutes, la « tienne », la « mienne », « sans doute la leur » :

a tua voz talvez  
talvez a minha  
com certeza a deles.<sup>22</sup>

Deux dimensions opposées, celle de la résistance et celle de l'adhésion au système – adhésion évoquée dans le poème par l'image de la peur totalisante – se laissent suggérer par le choix des expressions « peut-être » et « sans doute ». Des « murmures » venant « des égouts » annoncent un futur épouvantable : la voix humaine est opprimée dans cette totalité des choses que la peur possède et possédera encore. C'est à travers la contrainte exercée sur la voix de l'homme que la peur se fait entendre. On observe dans la suite du poème une transformation du corps dans tous ses aspects, un processus de zoomorphisation<sup>23</sup> de l'humain. Puisqu'elle réduit les êtres à des rats, la peur instaurée par le système accomplit sa mission de soumission totale de l'être :

O medo vai ter tudo  
quase tudo  
e cada um por seu caminho  
havemos todos de chegar  
quase todos  
a ratos  
  
Sim  
a ratos.<sup>24</sup>

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>23</sup> Selon Antonio Tabucchi, il y a dans la poétique o'neillienne à la fois un processus d'anthropomorphisation des animaux et de zoomorphisation de l'humain : « pour O'Neill, anthropomorphiser les animaux et zoomorphiser les humains signifie dilater le réel jusqu'au fantastique, afin que son surréel, ou son réel dépayré, nous fournisse une information que dans son contexte normal il ne nous aurait pas fourni [...] Et voici que, comme il advient dans la littérature enfantine, le surréel sera obtenu avec le vraisemblable, parce que ce qui compte ce n'est pas le chat ou le grillon mais l'idée que nous avons du chat ou du grillon : et c'est cela qui est vraisemblable », Antonio Tabucchi, « Les insectes impertinents d'Alexandre O'Neill » in Luís de Moura Sobral (éd.), *Actes du Colloque Portugal, Québec, Amérique Latine : un surréalisme périphérique ?*, Université de Montréal, Montréal, 1984, p. 40-41.

<sup>24</sup> Alexandre O'Neill, *op. cit.*, p. 132.

À travers ce processus de soumission totale décrit par O'Neill dans « O poema pouco original do medo », la peur soustrait aux corps humains la possibilité d'exister librement. Nous sommes enfin des rats, « presque tous », comme pour bien marquer la distance entre la gent ordinaire et les détenteurs du pouvoir qui, quant à eux, peuvent jouir du contrôle instauré par le système. La peur possède ces corps souterrains, qui ne peuvent parler à haute voix. Ces corps sont transformés en *corps dociles*, pour employer un fameux concept formulé par Foucault dans son *Surveiller et punir* :

Il y a eu, au cours de l'âge classique, toute une découverte du corps comme objet et cible de pouvoir. On trouverait facilement des signes de cette attention portée alors au corps – au corps qu'on manipule, qu'on façonne, qu'on dresse, qui obéit, qui répond, qui devient habile ou dont les forces se multiplient. (...) Est docile un corps qui peut être soumis, qui peut être utilisé, qui peut être transformé et perfectionné.<sup>25</sup>

Si, dans ce contexte politique et culturel, la production artistique de la propagande salazariste se fonde sur une mythologie castratrice, si elle essaie de rendre concrète l'idée d'un peuple soumis au système mis en place par Salazar, la poétique d'O'Neill présente, à travers son caractère dénonciateur, la possibilité d'une contre-mythologie. La politique produite par un récit dit « officiel », construit à partir d'une propagande idéologique solide, permet la force du jaillissement de cette autre littérature, marginalisée par la censure. Cette poétique parvient, elle aussi, à instaurer son idéologie libertaire.

Selon les mots d'O'Neill, le Portugal salazariste est un « espace condamné de lui-même »<sup>26</sup>. Sa poétique s'efforce de faire parler et de faire apparaître une vie à contre-courant de la misère humaine instaurée par le salazarisme. Grâce à l'acte même de réécriture du quotidien dans un Portugal quotidiennement opprimé, il est possible de rêver à une autre manière d'exister. La contre-mythologie d'O'Neill rêve de son propre réel.

<sup>25</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir – Naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1975, p. 138.

<sup>26</sup> Traduit par nous. Du poème d'ouverture du recueil *No Reino da Dinamarca* : « Neste espaço a si próprio condenado / Dum momento para o outro pode entrar / Um pássaro que levante o céu / E sustente o olhar », Alexandre O'Neill, *op. cit.*, p. 37.